

**Zeitschrift:** Entretiens sur l'Antiquité classique  
**Herausgeber:** Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique  
**Band:** 49 (2003)

**Artikel:** Art, science et conjecture chez Galien  
**Autor:** Boudon, Véronique  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-660860>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## VII

VÉRONIQUE BOUDON

### ART, SCIENCE ET CONJECTURE CHEZ GALIEN

L'attention portée par Galien à la notion de *technè*, à la notion d'art, se dévoile de façon indiscutable à travers les nombreuses pages de ses différents traités. En même temps, cet intérêt authentique pour l'une des catégories conceptuelles majeures de la pensée antique apparaît sans surprise directement lié à une réflexion approfondie sur le statut de la médecine elle-même. Pour le dire en un mot, généralisation et abstraction articulées autour de la notion d'art sont rares chez Galien et n'intéressent le médecin qu'en tant qu'elles lui permettent de penser son art propre, l'art médical. Les titres de quelques-uns de ses traités sont à cet égard révélateurs. Le lecteur de l'*Art médical* comme celui du *À Patrophile, sur la constitution de l'art médical*, du *À Thrasybule, si l'hygiène est une partie de la médecine ou de la gymnastique* ou encore du *Protreptique* (ou *Exhortation à l'étude de la médecine*), n'est pas trompé. À l'intérieur de tous ces traités, comme les titres l'indiquent, et bien que la réflexion sur l'art ne soit jamais absente, c'est en effet d'abord de médecine qu'il est question. Ce même lecteur aura cependant bientôt la surprise de constater que différentes opinions sur l'art en général cohabitent au sein de l'œuvre galénique, où elles sous-tendent à leur tour des conceptions, non pas exactement conflictuelles mais assurément divergentes, sur le statut de l'art médical en particulier. Les différences de point de vue nourries par Galien sur son art propre, la médecine, vont en effet entraîner à leur tour des différences de point de vue notables sur sa conception de l'art en général, les préoccupations du médecin prenant le pas sur les

réflexions du théoricien de l'art, et jamais l'inverse. En ce sens, et dans la mesure où c'est indiscutablement la réflexion sur la médecine qui prioritairement guide et détermine la réflexion sur l'art, il y a donc une sorte de légitimité conceptuelle à s'intéresser d'abord à la médecine pensée comme art et à sa place parmi les autres arts, avant d'explorer le statut fondamentalement ambigu d'un art médical écartelé entre *technè*, *épistèmè* et stochastique.

## Place de la médecine dans la hiérarchie des arts

### *Une apparente dichotomie*

Il a déjà été noté que la médecine galénique ne jouit pas toujours du même statut dans la hiérarchie des arts.<sup>1</sup> Tantôt, comme dans le *Protreptique* ou le *Que l'excellent médecin est aussi philosophe*, l'art médical occupe l'un des rangs les plus élevés aux côtés de l'astronomie, la géométrie et jusqu'aux arts divins, tantôt, comme dans le *À Patrophile, sur la constitution de l'art médical* ou le *À Thrasybule, si l'hygiène relève de la médecine ou de la gymnastique*, Galien nous décrit la médecine comme ravalée au niveau des arts les plus vulgaires (*βάνουσοι*), comme celui du ravaudeur.<sup>2</sup> Frappé par ce qu'il considère comme une apparente dichotomie, M. Vegetti a en particulier distingué une médecine

<sup>1</sup> Voir M. ISNARDI, "Techne", in *PP* 16 (1961), 257-296, étude qui reste toujours fondamentale sur la notion d'art en général et dont la réflexion s'enracine précisément dans le traité de Galien intitulé *Que l'excellent médecin est aussi philosophe*, qui lui sert de point de départ. Sur la place de la médecine parmi les autres arts, voir les travaux de M. VEGETTI, "Modelli di medicina in Galeno", in *Galen. Problems and Prospects*, ed. by V. NUTTON (London 1981), 47-63 et "L'immagine del medico e lo statuto epistemologico della medicina in Galeno", in *ANRW* II 37, 2 (Berlin 1994), 1672-1717. Enfin on signalera l'étude de W. TATARKIEWICZ, "Classification of Arts in Antiquity", in *Journal of the History of Ideas* 24 (1969), 231-240, qui cependant repose pour Galien sur la seule lecture du *Protreptique* et ne prend donc pas en compte le second modèle de classification représenté par le *À Patrophile, sur la constitution de la médecine* (= *CAM*) et le *À Thrasybule, si l'hygiène relève de la médecine ou de la gymnastique* (= *Thras.*).

<sup>2</sup> Galien a en outre plus ponctuellement abordé ce problème dans l'*Ars medica*. La chronologie des traités ne permet pas de saisir ce qui aurait pu être la trace

dite “de profil haut”, anatomo-physiologique, de tradition alexandrine, davantage intellectualisée et théorisée, telle qu’illustrée par un traité comme le *Protreptique*, et une médecine dite “de profil bas”, clinico-thérapeutique, de tradition hippocratique, plus empirique et plus tournée vers la pratique, telle que développée dans le *À Patrophile*.<sup>3</sup> J’ai moi-même réfléchi à cette étrange ambivalence de l’art médical galénique dans mon édition du *Protreptique* parue dans la CUF et plus largement je me suis interrogée ailleurs sur la place de la médecine à l’intérieur de la classification des arts.<sup>4</sup> Sans m’attarder davantage, j’indiquerai cependant que l’apparente dichotomie dénoncée par M. Vegetti n’interdit cependant pas une certaine forme de conciliation. Mais avant de s’engager sur cette voie, il convient de rappeler brièvement l’énoncé des deux thèses galéniques en apparence inconciliables et telles qu’exposées à l’intérieur de deux traités pour lesquels nous disposons d’éditions critiques récentes, le *Protreptique* et le *À Patrophile, sur la constitution de l’art médical*, auxquels je limiterai volontairement ici l’emprunt de mes exemples.<sup>5</sup>

d’une évolution dans la pensée de Galien, puisque celui-ci dans le *À Thrasybule*, écrit lors de son second séjour à Rome, c’est-à-dire dans les années 169-180, expose déjà des conceptions fort proches de celles qu’il développera à la fin de sa vie par exemple dans le *À Patrophile*.

<sup>3</sup> Sur ces distinctions, voir M. VEGETTI, *art.cit.*, in *ANRW* II 37, 2 (1994), 1672-1717. Voir aussi J. HANKINSON, “Galen on the foundations of science”, in *Galeno: Obra, pensamiento e influencia*, ed. por J.A. LÓPEZ FÉREZ (Madrid 1991), 15-29 et S. FORTUNA, “La definizione della medicina in Galeno”, in *PP* 42 (1987), 181-196, qui, bien que sensible à ce qu’elle nomme une embarrassante dichotomie entre τέχνη λογική et τέχνη ποιητική, ne reprend pas totalement à son compte la thèse de M. Vegetti et préfère prôner une réconciliation possible entre les deux courants qui traversent l’œuvre galénique.

<sup>4</sup> Galien. *Exhortation à l’étude de la médecine. Art médical*. Texte établi et traduit par V. BOUDON (Paris 2000); “Les définitions tripartites de la médecine chez Galien”, in *ANRW* II 37, 2 (Berlin 1994), 1468-1490; “La place de la médecine à l’intérieur de la classification des arts dans le *Ad Patrophilum, De constitutione artis medicae*”, in *Galien. Systématisation de la médecine, à Patrophile*, Actes de la Journée d’Étude organisée par le “Groupe Catégories de la pensée antique” (Université Charles de Gaulle-Lille III, 4 mars 1997) (Paris), 63-86 (à paraître).

<sup>5</sup> Pour le *Protreptique* (= *Protr.*), voir l’édition d’A. BARIGAZZI dans le *CMG* V 1, 1 (Berlin 1991) et ma propre édition dans la CUF (Paris 2000). Pour le

De fait, ces deux traités, par bien des aspects, apparaissent à la fois curieusement opposés et complémentaires, non seulement par leur contenu mais aussi par l'histoire du texte. Rappelons en effet que du traité *À Patrophile*, à l'origine composé de trois livres et intitulé *Sur la constitution des arts*, ne nous est parvenu que le dernier livre sous le titre *Sur la constitution de la médecine*, les deux premiers livres consacrés aux arts en général étant perdus.<sup>6</sup> Le *Protreptique* quant à lui devait connaître le sort inverse, puisque seule sa partie initiale consacrée à la présentation de tous les arts est aujourd'hui conservée, alors que sa partie finale consacrée à la seule médecine est perdue. Les deux traités diffèrent également quant à leur contenu, le *Protreptique* proposant une hiérarchie des arts au sommet desquels se situent les arts 'logiques' et parmi eux la médecine, alors que le *Sur la constitution de l'art médical* prône l'unité des arts fondée sur l'existence d'une seule et même méthode commune à tous et qui dépend de la notion de fin, classification des arts que l'on qualifiera donc de téléologique et qui, comme on l'a déjà signalé, apparaît également présente dans un autre traité galénique, le *À Thrasybule*.

Selon un schéma bien connu et presque exactement reproduit dans les deux traités, Galien distingue dans le *Sur la constitution de la médecine* (CAM 1, p.56,19-26 Fortuna = I 227,10-228,3 K):

*À Patrophile, sur la constitution de la médecine* (= CAM), voir l'édition de S. FORTUNA dans le CMG V 1, 3 (Berlin 1997).

<sup>6</sup> Voir *De libris propriis* 11 (XIX 44,18-45,1 K = *Scripta min.* II p.120,17-18) et CMG V 1, 3, p.45 Fortuna. Une allusion précise au *Sur la constitution des arts* (= CAM) se trouve dans le prologue de l'*Ars medica* (I 306,2-7 K = p.275,1-4 Boudon: οὐδεις μέντοι ... ἐτέρωθι διήλθομεν). Ouvrage à nouveau cité dans le catalogue final de l'*Ars medica* comme un traité se situant au niveau des principes et non du particulier (*Ars Med.* 37, I 407,8-12 K = p.388,5-8 Boudon). La perte des deux premiers livres dut intervenir assez tôt, avant le VI<sup>e</sup> siècle, date à laquelle les scholies rassemblées par G. HELMREICH ("Zu Galenos", in *Berliner Philologische Wochenschrift* 16 [1896], col.317-318) et P. MORAUX ("Unbekannte Galen-Scholien", in *ZPE* 27 [1977], 1-63) se réfèrent déjà à notre traité comme à un traité indépendant cité sous le titre *De constitutione artis medicae* (voir CMG V 1, 3, p.46 Fortuna).

- 1) les arts θεωρητικάί, qui ont leur fin dans la seule contemplation de la nature des choses qu'ils prennent en considération (p.56,19-20 Fortuna: Ἐπειδὴ τῶν τεχνῶν ἔνιαι μὲν ἐν μόνῳ τῷ θεωρῆσαι τὴν φύσιν ὧν ἐπισκοποῦνται πραγμάτων ἔχουσι τὸ τέλος), comme par exemple l'arithmétique, l'astronomie et la *physiologia* (c'est-à-dire la science de la nature);
- 2) les arts πρακτικάί, qui accomplissent une action comme la danse et l'art du héraut, mais qui ne peuvent présenter aucun résultat de leur action une fois que celle-ci a cessé (p.56,21-23: τινὲς δὲ πράττουσι μὲν τινὰς πράξεις, ὡς ὀρχηστική τε καὶ κηρυκική, δεῖξαι δ' οὐδὲν ἔργον ἑαυτῶν ἔχουσι τοῦ πράττειν παυσάμεναι);
- 3) les arts ποιητικάί, qui à l'inverse sont capables d'exhiber leur production comme les architectes et les charpentiers (p.56,23-24: τινὲς δ' ἔμπανιν τούτων ἐπιδείκνυνται δημιουργήματα, καθάπερ οἰκοδομική τε καὶ τεκτονική);
- 4) et enfin les arts κτητικάί, qui ne produisent rien en eux-mêmes, mais ont pour objet et ambition de pourchasser et acquérir, comme la pêche et la chasse avec un chien, et pour le dire en un mot comme toute sorte de chasse (p.56,24-26: τινὲς δ' οὐδὲν μὲν αὐταὶ δημιουργοῦσιν, ἔργον δ' αὐταῖς ἐστὶ καὶ σπούδασμα θηρᾶσαι τε καὶ κτήσασθαι, καθάπερ ἢ τε ἀλιευτική καὶ κυνηγετική καὶ συλλήβδην εἰπεῖν ἢ θηρευτική πᾶσα).

Toutes ces distinctions cependant ne valent qu'en vertu d'un principe structurant fort clair qui est la recherche d'une fin, d'un *telos*, en vue de laquelle chaque art est entrepris. Aussi, pour discerner à quelle catégorie appartient un art, suffit-il bien souvent de se demander quel désir nous a poussés à en entreprendre l'apprentissage. Patrophile, interrogé sur ce point par Galien, lui fait cette réponse sans ambiguïté: il s'est tourné vers la médecine dans le but "si possible, de ramener à un état selon la nature les hommes dont le corps était contre nature" (p.56,32-34 = I 228,10-12 K: ἀπεκρίνω δέ μοι βούλεσθαι τοὺς παρὰ φύσιν ἔχοντας ἄνθρώπους τὸ σῶμα μάλιστα μὲν, εἰ οἶόν τε, πάντας εἰς τὴν

φύσιν ἐπαναγαγεῖν) et si c'était impossible de posséder au moins une certaine connaissance pour distinguer les cas curables de ceux qui ne le sont pas.

Dans la mesure où n'apparaît le résultat de son action qu'une fois que celle-ci a cessé, la médecine fait donc quant à elle partie des arts 'poiétiques' aux côtés de l'art du forgeron, du cordonnier, du constructeur de navire, du charpentier, du sculpteur, du peintre ..., les arts poiétiques étant de loin les plus nombreux que tous les autres. Ils sont en outre de deux sortes, l'art de la médecine appartenant pour sa part aux arts qui corrigent ce qui existe déjà (p.58,16-22 = I 229,17-230,6 K: οὐσῶν δὲ διφυῶν, ὡς ἐδείχθη, τῶν ποιητικῶν ἐκ τῶν ἐπανορθουμένων ἂν εἴη τὸ ἤδη γεγονός, ἣν ζητοῦμεν) comme celui du ravaudeur appliqué aux vieux vêtements ou encore celui du réparateur de vieux souliers (καθάπερ αἱ τε τὰ διερρωγότα τῶν ἱματίων καὶ τὰ διεσπασμένα τῶν ὑποδημάτων συρράπτουσαι), et non aux arts qui produisent ce qui n'existait pas précédemment (οὐκ ἐκ τῶν δημιουργουσῶν, ὃ μήπω πρόσθεν ἦν) comme celui du tisserand ou du cordonnier. D'un point de vue strictement téléologique, si l'on se borne à considérer en vue de quelle fin est exercée la médecine, celle-ci rejoint donc la catégorie des arts dits vulgaires (βάνασοι), tel celui du ravaudeur.

### *Exigence scientifique et efficacité rhétorique*

La surprise peut donc être grande, à la lecture d'un traité comme le *Protreptique*, de voir se substituer une tout autre hiérarchie des arts où cette fois la médecine occupe la plus haute place. Au schéma arborescent du *À Patrophile* se trouve substituée une représentation concentrique formée des différents cercles (ou chœurs) qui entourent le dieu Hermès, "maître en raison et artisan de tout art" (*Protr.* 3, 1, p.116,24-25 Barigazzi = I 4,15-16 K: λόγου μὲν ὄντα δέσποτην, ἐργατὴν δὲ τέχνης ἀπάσης). Au premier rang des sectateurs de cette divinité figurent en effet en bonne place les géomètres, les mathématiciens,

les philosophes, les médecins, les astronomes et les grammairiens. Au deuxième rang, suivent les peintres, les sculpteurs, les maîtres d'école, les charpentiers, les architectes<sup>7</sup> et les lapidaires. Viennent enfin au dernier rang les représentants de tous les autres arts. Cet ordre apparemment si bien établi est cependant bientôt remis en cause par l'existence d'un quatrième groupe dont Galien nous dit, sans plus de précisions, qu'il est placé au plus près du dieu. Ce quatrième cercle rassemble des représentants de tous les arts, distingués pour leur vie vertueuse et bien connus pour exceller dans leur art (5, 2, p.120,4-5 Barigazzi = I 7,15-17 K: τοὺς καλῶς μὲν βιοῦντας, ἐν δὲ ταῖς ἑαυτῶν τέχναις πρωτεύοντας). Cette redistribution de la géographie des arts, si surprenante qu'elle puisse apparaître au premier abord, ne me paraît nullement inconciliable avec la précédente, celle du *À Patrophile*, tant au niveau du contenu que du projet didactique et méthodologique que véhiculent les deux textes. En effet, en ce qui concerne le contenu et à bien lire le *Protreptique*, rien ne s'oppose à ce qu'un médecin côtoie un ravaudeur au sein de ce quatrième cercle réservé aux meilleurs praticiens dans chacun des arts même réputés les plus vils.<sup>8</sup> Ensuite, d'un point de vue purement méthodologique cette fois, les conceptions de Galien exposées dans le *Protreptique* en ce qui concerne la fin visée par tout art apparaissent pleinement conciliables avec celles exposées dans le *À Patrophile*. Galien ne conclut-il pas le *Protreptique* sur la répétition de ce principe à ses yeux absolument intangible, que seul vaut vraiment d'être exercé un art qui ait à la fois "une fin utile à la vie" et puisse durer toute la vie? C'est donc là encore, dans le *À Patrophile* comme dans le *Protreptique*, en fonction de

<sup>7</sup> La comparaison avec l'art de l'architecture tient également une grande place dans le *À Patrophile* (= CAM).

<sup>8</sup> À la fin du *Protreptique* (14, 4, p.150,8-10 Barigazzi = I 38,13-15 K), Galien opposera à nouveau les arts rationnels et nobles (λογικαί τε καὶ σεμναί), qui comptent la médecine, la rhétorique, la musique, la géométrie, l'arithmétique, la dialectique, l'astronomie, la grammaire, l'art de légiférer, et éventuellement la peinture et la sculpture, aux arts vulgaires et manuels (βαναύσους τε καὶ χειρωνακτικὰς), qui impliquent au cours de leur exercice une peine physique.



la fin assignée à chaque art, fin à partir de laquelle chaque art est constitué,<sup>9</sup> que Galien dans les deux cas détermine son jugement. Certes, l'art médical jouit dans les premières lignes du *Protreptique* du statut d'art noble auquel la comparaison avec l'art du ravaudeur dans le *À Patrophile* peut à juste titre paraître radicalement opposée. Mais au-delà de l'emphase et de l'hyperbole dont les traités du genre 'protreptique' sont de toute façon rarement dépourvus, il convient de souligner l'unité de la réflexion méthodologique de Galien articulée en vue de la notion de fin et indiscutablement commune aux deux traités. Plus profondément, le discours de Galien, dans son argumentation, davantage encore que dans son contenu lui-même, apparaît comme grandement dépendant du public auquel il est destiné. Rien d'étonnant en effet, lorsqu'il s'adresse à l'un de ces jeunes gens encore indécis quant au choix d'une carrière, comme dans le *Protreptique* et non plus à ses amis médecins, Patrophile ou Thrasybule, à ce que Galien s'emploie d'abord à exalter la figure triomphante du médecin fier de son art, au détriment de l'unité de la *technè* guidée par une *methodos* et organisée en vue d'une fin (*telos*). De ce point de vue, l'exigence scientifique cède alors le pas à l'efficacité rhétorique.

En même temps, il convient de rester attentif à la complexité et à l'audace de la réflexion galénique, qui n'hésite pas, dans une juxtaposition volontairement provocatrice, à associer art médical et art du ravaudeur. Selon moi, la dichotomie attribuée à Galien entre une médecine de profil haut et une médecine de profil bas s'explique d'abord par un réel souci d'efficacité rhétorique, lui-même dicté par la nécessité de séduire un vaste public constitué aussi bien de spécialistes déjà initiés à la médecine comme Patrophile que de jeunes gens encore ignorants de quelque art que ce soit comme les destinataires du *Protreptique*. Mais plus fondamentalement, elle apparaît d'abord comme le

<sup>9</sup> Voir la définition donnée dans le *À Patrophile* (= *CAM*): ἐπιδεικνύον, ὅπερ οἱ παλαιοὶ φιλόσοφοι λέγουσι, τὸ πάσῃ τέχνῃ τὴν σύστασιν ἀπὸ τῆς κατὰ τὸ τέλος ἐννοίας γίγνεσθαι (I 227,3-5 K = p.56,13-14 Fortuna).

reflet d'une difficulté épistémologique fondamentale à rendre compte de l'ambiguïté irréductible d'un art comme la médecine. Au-delà des catégories traditionnelles, en grande partie héritées des Stoïciens et ici reprises par Galien, le médecin de Pergame peine visiblement à exprimer la spécificité d'un art qui décidément semble échapper à toute classification. Plus précisément, l'hésitation de Galien à enfermer la médecine dans un cadre précis et univoque fonctionne comme le révélateur d'un malaise plus subtil lié à la difficulté de penser la médecine comme art. En effet, et comme j'essaierai de le montrer à présent, alors même que le statut de la médecine en tant qu'art n'apparaît presque jamais remis en cause, à y regarder de plus près, il est en réalité bien loin d'être clairement admis, la *technè* le disputant sans cesse à l'*épistèmè* et, de façon plus inattendue peut-être, à la *stochastikè*.

## Art et savoir

### *Lien et complémentarité τέχνη / ἐπιστήμη*

Là encore, à ne considérer que le titre des traités galéniques, on constate que la médecine est sans ambiguïté désignée comme un art. Tel est le cas en particulier du traité que le médecin de Pergame a spécialement consacré à l'art de la médecine et intitulé *Art médical* (Τέχνη ἰατρική). Après un bref prologue méthodologique, Galien y définit d'emblée la médecine, en des termes directement hérités d'Hérophile, par la formule suivante (*Ars Med.* 1b, 1, p. 276,6-7 Boudon = I 307,5-6 K): Ἰατρική ἐστὶν ἐπιστήμη ὑγιεινῶν καὶ νοσῶδων καὶ οὐδετέρων; "La médecine est la science de ce qui est sain, malsain et neutre", établissant du même coup un lien étroit entre l'art et la science, entre la τέχνη et l'ἐπιστήμη.<sup>10</sup> Or, Galien le

<sup>10</sup> Sur cette définition héritée du médecin alexandrin Hérophile et reprise par Galien, voir mon article "Les définitions tripartites de la médecine chez Galien", in *ANRW* II 37, 2 (Berlin 1994), 1468-1490. Sur Hérophile, voir H. VON STADEN (Ed.), *Herophilus. The Art of Medicine in Early Alexandria* (Cambridge 1989), 90 sqq.

sait bien, ce lien n'a rien d'évident et est loin d'aller de soi. Pour Aristote en particulier, la τέχνη, qui appartient à la sphère de la ποιῆσις (de la production), est clairement distinguée de l'ἐπιστήμη, qui, elle, relève d'une πράξις, d'une activité démonstrative et déductive qui se déploie du connu à l'inconnu grâce notamment au συλλογισμός et à l'ἐπαγωγή.<sup>11</sup> Aussi, pleinement averti de ces difficultés, Galien éprouve-t-il immédiatement le besoin de préciser à son lecteur en quel sens il convient d'entendre ce mot d'ἐπιστήμη: "Quant au nom de science, il faut l'entendre en un sens général et non particulier" (τοῦ μὲν οὖν τῆς ἐπιστήμης ὀνόματος κοινῶς καὶ οὐκ ἰδίως ἀκούειν χρῆ).<sup>12</sup> Mais, à ce niveau de l'exposé, Galien ne précisera pas davantage sa pensée et il faudra attendre qu'il dénonce l'existence d'une certaine ambiguïté liée à la définition même de la médecine comme science (*Ars Med.* 1b, 9, p.277, 19 Boudon = I 309,3 sqq. K) pour qu'il revienne sur les différents sens d'ἐπιστήμη. Pour notre propos, et avant de revenir à ce passage fondamental de l'*Art médical*, il conviendra donc de tenter de discerner, chaque fois que nous rencontrerons le terme ἐπιστήμη lié à la notion d'art, ce qui, selon la terminologie galénique de l'*Art médical*, relève du particulier, c'est-à-dire du simple savoir à propos d'un objet donné et clairement défini, de ce qui relève du général, c'est-à-dire cette fois du domaine de la science entendue au sens large. En effet, alors même que l'exercice de l'art médical suppose le recours à l'*épistèmè* en tant que savoir donné sur un sujet particulier, en revanche en tant que science prise en un sens général, l'*épistèmè* entretient avec l'art des relations autrement plus complexes qui, pour ne pas devenir conflictuelles, nécessiteront la médiation d'un troisième terme, désigné par Galien sous le nom de *stochastikè*.

<sup>11</sup> Sur ces distinctions conceptuelles ici seulement esquissées, voir M. ISNARDI, *art.cit.*, 269 sqq. Voir en particulier Aristote, *Éthique à Nicomaque* 6, 3, 1139 b; 6, 10, 1143 a et *Politique* 4, 1, 1288 b. Il convient en outre de noter que si chez Aristote la distinction conceptuelle entre *technè* et *épistèmè* apparaît claire, leur attribution aux différents domaines de la pensée est beaucoup plus fluctuante. La médecine en particulier est également qualifiée d'ἐπιστήμη κατὰ μέρος dans l'*Éthique à Nicomaque* (6, 10, 1143 a 3) et de τέχνη dans la *Politique* (6, 1, 1288 b 19-21) à côté de l'art de la navigation et du tailleur.

<sup>12</sup> *Ars Med.* 1b, 1 (I 307,7-8 K = p.276,8-9 Boudon).

*L'ἐπιστήμη comme fondement de la τέχνη*

Comme le proclame triomphalement Galien, l'art suppose un savoir qui se transmet par un enseignement. Là réside d'ailleurs pour une grande part la grandeur de l'humanité à propos de laquelle Galien n'hésite pas à proclamer dans le *Protrep-tique*: "L'homme seul étant capable de science, apprend l'art qu'il désire" (καὶ ὅτι μόνος ἄνθρωπος, ἐπιστήμης ἐπιδεκτικός, ἦν ἂν ἐθελήσῃ τέχνην μαθάνει).<sup>13</sup>

Aussi celui qui s'y connaît dans l'art de la médecine est-il d'abord désigné comme le détenteur d'un savoir qui fonde sa supériorité. Et des expressions comme τὸν τῆς ὑγιεινῆς τέχνης ἐπιστήμονα (*San.Tu.* 1, 7, VI 32,10-11 K); τὸν ἐπιστήμονα καὶ ὑγιεινῆς ἀπάσης τέχνης (*San.Tu.* 1, 15, VI 77,14 K); σεμνῆς οὕτω τέχνης ἐπιστήμονι (*San.Tu.* 3, 13, VI 228,16 K); ὥστε χρῆ ... ἀπάσης ἐπιστήμονα τῆς περὶ τὸ σῶμα τέχνης γενέσθαι (*San.Tu.* 5, 2, VI 318,11-14 K) revêtent une valeur laudative manifeste sous la plume de Galien.<sup>14</sup>

Le médecin de Pergame nous donne ailleurs des renseignements précis sur le contenu de ce savoir indissociable de l'art médical. Certaines parties de l'art sont ainsi désignées comme faisant prioritairement l'objet d'un savoir. Tel est le cas de l'hygiène, dont l'art de la gymnastique (entendu comme art des exercices) ne constitue pas la moindre part: τῆς ὑγιεινῆς ἐπιστήμης οὐ φαυλότατόν ἐστι μόνον ἢ περὶ τὰ γυμνάσια τέχνη.<sup>15</sup> Ou encore de la pharmacologie qui suppose là encore un savoir précis à propos des médicaments.<sup>16</sup> Un passage du *Sur*

<sup>13</sup> *Protr.* 1 (I 2,3-5 K = p.84,10-12 Boudon).

<sup>14</sup> Voir aussi le jugement de Galien à propos des sectateurs d'Athénée d'Attale qui s'y connaissent en fièvres, à l'exception de celles dites "éphémères" sur lesquelles Galien a une opinion divergente: κινδυνεύει γὰρ οὖν δοξάζειν ὧδε καὶ ὁ τῶν ἀπ' Ἀθηναίου χορός, ἄνδρες οὐχὶ φαυλότατοι τὰ τ' ἄλλα τῆς τέχνης καὶ οὐχ ἥμισυ πυρετῶν ἐπιστήμης, περὶ ὧν κἀγὼ τό γε πλεῖστον αὐτοῖς σύμφημι, πλὴν ἓν τι παρήμι, τοὺς ἐφημέρους ὀνομαζομένους πυρετούς (*Diff.Feb.* 1, 7, VII 295,11-15 K).

<sup>15</sup> *San.Tu.* 4, 1, VI 234,17-18 K.

<sup>16</sup> *De simplicium medicamentorum temperamentis ac facultatibus* 6, prol. (XI 795,8 sqq. K): "La plus grande partie de l'usage des médicaments se trouve traitée dans les ouvrages de thérapeutique eux-mêmes qu'ont rédigés les anciens, ainsi

*la constitution de la médecine* 13 insiste tout particulièrement sur l'importance de ce savoir au service de l'art thérapeutique: "Celui qui possède la connaissance de toute la matière particulière des remèdes (ὁ ... τῆς κατὰ μέρος ὕλης ἀπάσης ἐπιστήμην ἔχων sc. βοηθημάτων), non seulement de leur faculté, mais aussi de leur usage, celui-là aura parachevé toutes les causes salutaires, sans rien négliger de ce qui constitue l'art de la thérapeutique (τὴν τῆς θεραπευτικῆς τέχνης σύστασιν), qui consiste en ces deux points principaux, la connaissance (τὴν γνῶσιν) des corps auxquels sont appliqués les remèdes et la nature même des remèdes (καὶ αὐτὴν τὴν τῶν βοηθημάτων φύσιν)".<sup>17</sup> De ce point de vue, un savoir plus vaste peut englober des savoirs plus restreints. Tel est le cas du savoir relatif au régime dont Galien écrit dans le *Sur la méthode thérapeutique* qu'il ne constitue pas la moindre partie de l'art de la médecine, qui est grand, puisqu'il repose sur la connaissance des remèdes (on retrouve ici la pharmacologie), mais aussi des aliments et des boissons, des lotions, des cataplasmes et des clystères: ἀλλ' ὅλης οὔσης μεγάλης τῆς τέχνης ἔν τι τῶν μερῶν αὐτῆς οὐ τὸ φαυλότατόν ἐστιν ἐπιστήμη διαίτης, ἥτις ἐκ τούτων μάλιστα συμπληροῦται τῶν βοηθημάτων, τροφῶν καὶ πομάτων ἐπιβροχῶν τε καὶ καταπλασμάτων καὶ κλυστήρων.<sup>18</sup>

Plus encore, le fait de posséder un savoir dans un art autre que la médecine peut aider à la compréhension des préceptes du médecin. Tel est le sens de l'intervention de Galien quand dans le petit traité intitulé *Conseil pour un enfant épileptique* il fait part de ses réticences au père de l'enfant. Celui-ci, n'étant pas lui-même médecin, saura-t-il bien interpréter les conseils qui lui seront donnés? N'y a-t-il pas quelque danger à s'adresser à quel-

qu'en outre presque tous les modernes. Et de fait bien des choses ont été dites par Hippocrate, et aussi par Euryphon, Dieuchès, Dioclès, Pleistonax, Praxagoras et Hérophile, et il n'est aucun ancien qui n'ait plus ou moins contribué à l'art pour ce qui est de la science des médicaments" (795,14-15: καὶ οὐκ ἔστιν οὐδεὶς ἀνὴρ παλαιὸς ὃς οὐ συνεβάλλετό τι τῇ τέχνῃ μείζον ἢ μείον εἰς ἐπιστήμην φαρμάκων).

<sup>17</sup> CAM 13, 7, I 271,7-14 K = CMG V 1, 3, p.96,14-20 Fortuna.

<sup>18</sup> MM 11, 15, X 780,12-16 K.

qu'un qui n'est pas un homme de l'art et qui donc pourra ne pas comprendre ou mal comprendre les recommandations du médecin, notamment en ce qui concerne la mesure et l'occasion (le μέτρον et le καῖρος) dans l'administration des remèdes? Galien consentira cependant à poursuivre la rédaction de sa missive eu égard aux connaissances de son correspondant dans le domaine de la logique, cette formation représentant finalement à ses yeux un gage suffisant: "Ce n'est assurément pas pour les premiers venus des médecins que j'ai écrit mon ouvrage sur la méthode thérapeutique, mais toi et tous les autres qui êtes savants dans les arts logiques, tout en étant profanes en médecine, je pense que vous pourriez peut-être également retirer quelque utilité de cet écrit" (*Puer.Epil.* 1, XI 359,15-360,2 K: ἐκείνοις [sc. οὐδὲ τοὺς ἐπιτυχόντας τῶν ἰατρῶν] μὲν οὖν ἢ τῆς θεραπευτικῆς μεθόδου πραγματεία γέγραπται, σοὶ δὲ καὶ τοῖς ἄλλοις ὅσοι τεχνῶν μὲν τινῶν ἐστὲ λογικῶν ἐπιστήμονες, ἰδιῶται δὲ τῆς ἰατρικῆς, γένοιτ' ἂν ἴσως, οἶμαι, καὶ παρὰ τοῦδε τοῦ γράμματος ὠφέλεια).

Ce qui autorise ainsi Galien à s'adresser au père du jeune épileptique, c'est la certitude qu'il saura user d'une méthode logique sûre et infaillible. Car, aux yeux du médecin de Pergame, ce qui fonde le lien art/savoir c'est précisément l'existence d'une méthode. Dans ce même traité *Sur la méthode thérapeutique* 9, 6 (X 628), auquel Galien vient justement de faire référence dans le *Conseil pour un enfant épileptique*, Galien, après avoir traité des différents types de fièvres et de leurs causes, rappelle qu'il n'est pas possible d'acquérir la connaissance d'un art quel qu'il soit sans recourir d'une part à la méthode qui procède de ce qu'on appelle des théorèmes relatifs au général, et d'autre part à l'exercice qui s'appuie sur des exemples particuliers. Méthode et exercice étant inséparables et symbolisant les deux jambes sur lesquelles le médecin doit nécessairement s'appuyer pour atteindre la fin assignée à l'art quel qu'il soit, sinon il s'expose tel un boiteux (σκάζων), poursuit Galien, à beaucoup errer et se tromper en chemin.<sup>19</sup>

<sup>19</sup> *MM* 9, 6, X 628,10-17 K: εὖ εἰδότες ὡς οὐχ οἷόν τ' ἐστὶ τέχνης οὐδεμιᾶς ἐπιστήμην κτήσασθαι χωρὶς τοῦ μεθόδον μὲν τινα διὰ τῶν καθόλου λεγομένων

On notera qu'en définissant l'art comme dépendant à la fois d'une méthode et d'un exercice, Galien introduit du même coup la thématique particulièrement féconde du général et du particulier.

À cette étape de la réflexion, on pourra donc conclure que l'*épistèmè* au sens de savoir particulier dans un domaine donné, loin de s'opposer à la *technè*, constitue au contraire le fondement de l'art, son θεμέλιον. Tel est en effet le terme même utilisé par Galien dans le prologue de son *Commentaire à la Nature de l'Homme*, quand, après avoir fustigé ceux qui refusent d'y voir un authentique traité d'Hippocrate,<sup>20</sup> il conclut: "De même que ces gens-là ne cessent de mal agir, de même nous ne cessons de leur rappeler de se souvenir de ce qui est exposé dans chacun de ses ouvrages, et qu'ils n'aillent pas, lorsque nous montrons qu'Hippocrate dans tous ses ouvrages a établi le fondement (θεμέλιον) de son art dans la connaissance des éléments qu'il avait découverts (*i.e.* le chaud, froid, sec et humide), délaissant cela, se mettre en quête de leur vérité".<sup>21</sup>

On ne s'étonnera donc pas qu'après avoir posé l'*épistèmè* comme fondement de la *technè*, Galien aille dans certains de ses écrits jusqu'à poser l'équation *technè* = *épistèmè*, les deux termes apparaissant presque comme interchangeables. Ainsi dans un passage du *Sur la constitution de l'art médical*, après s'être interrogé sur le statut exact de l'hygiène (ὑγιεινόν) à l'intérieur de l'art médical, se demandant si elle appartient au genre conservateur des états présents (φυλακτικόν) ou si plutôt elle ne diffère

θεωρημάτων, ἀσκησιν δὲ διὰ τῶν ἐν μέρει λαμβάνειν παραδειγμάτων· οὔτε γὰρ οἶόν τε χωρὶς τοῦ γυμνάσασθαι πολυειδῶς ἐν τοῖς κατὰ μέρος ἐπὶ τῶν καμνόντων ἂν χρῆ πράττειν· οὐτ' αὐτὴν τὴν γυμνασίαν ἐγχωρεῖ γίγνεσθαι προσηκόντως ἄνευ τῆς τοῦ καθόλου γνώσεως· ἐν ἐκείνοις μὲν γὰρ ἡ μέθοδος, ἡ δ' ἀσκησις ἐν τοῖς κατὰ μέρος.

<sup>20</sup> La *Nature de l'homme* est en réalité l'œuvre de Polybe, mais Galien attribue sa première partie sur les humeurs à Hippocrate.

<sup>21</sup> *HNH* 1, prol., XV 15,17-16,5 K: ὥσπερ οὖν ἐκεῖνοι κακουργοῦντες οὐ παύονται, οὕτω καὶ ἡμεῖς μεμνησθαι τῶν προκειμένων ἐν ἐκάστῳ τῶν ὑπομνημάτων ἀναμιμνήσκειν αὐτοὺς καὶ μήθ' ὅταν ἀποδεικνύωμεν Ἴπποκράτην κατὰ πάντα τὰ συγγράμματα θεμέλιον τῆς ἑαυτοῦ τέχνης τιθέμενον ἐν τῇ περὶ τῶν εὐρημένων στοιχείων ἐπιστήμη, καταλιπόντες τοῦτο, περὶ τῆς ἀληθείας αὐτῶν ζητῶσι ...

pas de la thérapeutique (θεραπευτικόν) par cela seulement qu'elle introduit de maigres corrections là où la thérapeutique, elle, en introduit de plus grandes, Galien conclut sur la nécessité pour tout homme de pouvoir disposer d'un art qui l'assiste: "Un corps qui conserverait son état précédent ne saurait avoir besoin d'un art (τέχνης) pour l'assister; mais la raison même pour laquelle il a besoin d'un savoir (ἐπιστήμης) qui puisse prendre soin de lui tient au fait qu'il est soumis à la corruption et ne demeure pas tel qu'il était précédemment".<sup>22</sup> Cet art et ce savoir ici confondus dans l'esprit de Galien, c'est bien sûr l'art médical dont aucun homme ne saurait longtemps faire l'économie.

Pour autant, si l'art médical peut parfois être confondu avec les différents savoirs particuliers qui en constituent le fondement, la médecine, précisément parce qu'elle a affaire au particulier, ne saurait sans difficulté épistémologique majeure être assimilée à l'épistèmè pris cette fois au sens général et aristotélicien de science.

## Art et science

### *La médecine: art ou science?*

La question du statut de la médecine, art ou science, appartient à un débat traditionnel, déjà alimenté par les prédécesseurs mêmes de Galien et tel qu'un traité apocryphe comme l'*Introduction ou le médecin* (XIV 674-797 K) s'est fait l'écho. Aussi, et avant même d'examiner la conception galénique telle qu'elle apparaît analysée et exposée dans l'*Art médical*, convient-il de faire un détour par l'*Introduction*, vraisemblablement antérieure d'un siècle à la rédaction du corpus galénique.<sup>23</sup>

<sup>22</sup> CAM 19, I 301,13-302,1 K = p.126,14-17 Fortuna: οὐ γὰρ δὴ διαφυλλά-  
τοντί γε τῷ σώματι τὴν ἔμπροσθεν ἕξιν ἐπιστατούσης ἐδέησε τέχνης· ἀλλ' αὐτὸ τοῦτ'  
ἔστιν αἴτιον τοῦ δεῖσθαι τῆς προνοησομένης ἐπιστήμης, ὅτι διαφθείρεται τε καὶ οὐ  
διαμένει τοιοῦτον, οἷον ἔμπροσθεν ἦν.

<sup>23</sup> Voir J. KOLLESCH, *Untersuchungen zu den Pseudogalenischen Definitiones Medicae* (Berlin 1973), 30-35.



Le chapitre 5 de ce traité, intitulé “La médecine, science ou art?” (684, 11 *Εἰ ἐπιστήμη ἢ ἰατρικὴ, ἢ τέχνη*), est en effet entièrement consacré à la question qui nous intéresse ici. L’auteur de l’*Introduction* choisit d’abord de rapporter l’opinion de ceux qui considèrent la médecine comme une *épistèmè* (employé ici au sens général de science et non plus de savoir particulier). Mais aussitôt après, soulignant l’absence d’accord entre les médecins sur ce statut de science dévolu à la médecine, il introduit le terme de stochastique, avant même celui de *technè*, signe, s’il en était besoin, que le débat *technèl’épistèmè* s’est désormais déplacé au profit d’un débat *épistèmèl’stochastikè*.

“Certains des <médecins> logiques, écrit en effet l’auteur de l’*Introduction*, parmi lesquels Érasistrate, ont supposé que la médecine tenait en partie de la science (ὑπέλαβον τὸ μὲν τι ἐπιστημονικὸν ἔχειν τὴν ἰατρικὴν), par exemple les domaines de l’étiologie et de la physiologie, et en partie de la conjecture (τὸ δὲ στοχαστικόν), par exemple les domaines de la thérapeutique et de la sémiologie. Mais les méthodiques prétendent qu’elle est une science à part entière (οἱ δὲ μεθοδικοὶ καὶ δι’ ὅλου ἐπιστήμην αὐτὴν ἀποκαλοῦσιν); tous deux se sont écartés du vrai, surtout les méthodiques.”

On remarquera ici que la réflexion sur le statut de l’art apparaît liée d’emblée à la différenciation de différents domaines à l’intérieur de la médecine (étiologie, physiologie ou connaissance de la nature, thérapeutique et sémiologie). Qui plus est, en posant le problème du statut de la médecine en relation à la science d’une part, et à la conjecture d’autre part, la véritable question est de savoir non pas si la médecine est une science ou un art, mais si d’abord elle tient davantage de la science ou de la conjecture, les différentes écoles médicales ayant apporté sur ce point, selon le degré d’infailibilité qu’elles accordent à la médecine, des réponses également divergentes. Encore faut-il, pour progresser à l’intérieur d’un tel débat, s’entendre sur une définition exacte de l’*épistèmè* ainsi revendiquée. Aussi l’auteur de l’*Introduction* va-t-il immédiatement s’employer à nous en donner une, définition largement influencée par les conceptions stoïciennes et à laquelle bien évidemment ne saurait répondre la

médecine: “Une science en effet est une connaissance bien enracinée, solide, inébranlable par la raison (ἐπιστήμη γὰρ ἐστὶ γνῶσις ἀραρυῖα καὶ βεβαία καὶ ἀμετάπτωτος ὑπὸ λόγου)”. On aura reconnu là la définition de l’*épistèmè* popularisée par Chrysippe en des termes presque exactement équivalents.<sup>24</sup> Or, commente l’auteur de l’*Introduction*, “cette conception de l’*épistèmè* ne peut exister chez les philosophes, encore moins dans le domaine de la connaissance de la nature (μάλιστα ἐν τῷ φυσιο-λογεῖν); à plus forte raison, ne saurait-elle se trouver dans la médecine, et même elle ne descend pas du tout au niveau des hommes”. Si cependant la médecine n’est certainement pas une science, elle ne peut non plus être que conjecture. Face à cette aporie, l’auteur de l’*Introduction* va donc proposer sa solution, en des termes là encore directement hérités de la philosophie stoïcienne: ni *épistèmè*, ni *stochastikè*, la médecine est d’abord une *technè*, ce dernier mot étant employé ici en un sens extrêmement précis: “C’est pourquoi ‘art’, conclut en effet l’auteur de l’*Introduction*, serait un nom juste pour la médecine (685,2-3: διὸ τέχνη εἰκότως ἂν λέγοιτο ἢ ἰατρικῆ); un art en effet est un système résultant de conceptions et de notions, éprouvées relativement à la qualité et la quantité, et tendant vers une fin utile à la vie (τέχνη γὰρ ἐστὶ σύστημα ἐγκαταλήψεων καὶ διανοιῶν, ποιόν τε καὶ ποσὸν συγγεγυμνασμένων, πρὸς τι τέλος νεουσιῶν χρήσιμον τῷ βίῳ)”.<sup>25</sup> Telle est ici la définition proposée pour l’art, si du moins le texte grec de l’édition Kühn est correct.<sup>26</sup> Elle apparaît en tout cas directement influencée là encore

<sup>24</sup> SVF I 68, ap. STOB. *Ecl.* II p.73,19 W.: εἶναι τὴν ἐπιστήμην κατάληψιν ἀσφαλῆ καὶ ἀμετάπτωτον ὑπὸ λόγου.

<sup>25</sup> Je cite ici non pas exactement le texte de Kühn, mais celui établi par C. Petit qui prépare une édition de ce traité de Galien et qui, après collation des manuscrits, propose de lire συγγεγυμνασμένων donné par le manuscrit V plus ancien, au lieu de συγγεγυμνασμένον.

<sup>26</sup> Rapprochant ce passage du Ps.Galien de la définition canonique stoïcienne, M. ISNARDI, *art.cit.*, 263, corrige en effet le texte de la façon suivante: τέχνη γὰρ ἐστὶ σύστημα ἐκ καταλήψεων καὶ διανοιῶν, κατὰ ποιόν τε καὶ ποσὸν γεγυμνασμένων, πρὸς τε τέλος νεουσιῶν χρήσιμον [lege χρήσιμον pro χρήσιμον donné par erreur] τῷ βίῳ.

par la définition de la *technè* donnée conjointement par Zénon et Chrysippe.<sup>27</sup> Or cette définition ne saurait mieux correspondre à la médecine qui précisément repose sur un ensemble de principes cohérents au sujet de l'homme et qui, pour l'auteur de *l'Introduction* comme pour Galien lui-même, a vu le jour "pour sauver et maintenir les hommes en bonne santé" (ἐπι γὰρ τὸ σῶζειν καὶ ὑγιαίνειν τοὺς ἀνθρώπους παρῆλθεν εἰς τὸν βίον). Ce bel accord sur la finalité de l'art masque mal cependant une difficulté essentielle liée au problème de l'infaillibilité de l'art et qui n'est toujours pas résolu. Car il faut bien reconnaître, et l'auteur de *l'Introduction* en convient immédiatement après, que certains arts atteignent toujours la fin qu'ils visent (menuiserie, construction navale, architecture), alors que d'autres "manquent leur fin, comme on manque un but, et ne la trouvent pas toujours, mais seulement la plupart du temps". Ces derniers sont alors qualifiés de conjecturaux (στοχαστικά), comme précisément la médecine, la rhétorique, l'art du pilotage et le tir à l'arc. Enfin, et avant de conclure, notre auteur se fait l'écho d'une seconde distinction entre les arts, venant comme se superposer à la précédente (686,1-2: ἔστι δὲ καὶ ἑτέρα διαφορὰ τῶν τεχνῶν, διττὴ καὶ αὐτῇ) entre arts conjecturaux et non conjecturaux, distinction directement liée à la réalisation de la fin visée par l'art en question et qui peut être soit présente (art de la danse, cithare, lutte et tous les arts musicaux, la danse cessant quand le danseur s'arrête), soit future (statuaire, peinture, architecture et médecine, dont les effets se font ressentir après l'intervention du médecin). D'après ce témoignage, la pensée médicale antérieure à Galien, sans remettre directement en question le statut de la médecine en tant qu'art, semble ainsi avoir distingué deux niveaux de réflexion, entre arts conjecturaux et non conjecturaux d'abord, entre fin présente ou fin future ensuite. Ce sont ces deux niveaux d'analyse, peut-être issus de deux traditions distinctes, et en tout cas antérieures à Galien, qui seront repris et

<sup>27</sup> SVF I 73; II 95: τέχνη ἐστὶ σύστημα ἐκ καταλήψεων συγγεγυμνασμένων, πρὸς τι τέλος εὐχρηστον τῶν ἐν τῷ βίῳ.

enrichis dans son œuvre avec des variantes, des aménagements originaux, mais aussi de nouveaux prolongements.

*La médecine est la science des choses telles et telles (τὸ ὁποίων)*

La question du statut de la médecine, art ou science, apparaît directement liée pour l'auteur de l'*Introduction* au problème de sa fiabilité. Ignorant volontairement ce problème épistémologique majeur et s'en tenant au seul niveau de la théorie, Galien nous livre dans l'*Art médical* une définition de l'*épistèmè* aussi prudente que conciliante.

L'*Art médical*, nous l'avons dit, s'ouvre sur une définition de la médecine comme "science de ce qui est sain, malsain et neutre" (Ἱατρικὴ ἐστὶν ἐπιστήμη ὑγιεινῶν καὶ νοσῶν καὶ οὐδετέρων), *épistèmè* devant être entendu ici, selon les recommandations mêmes de Galien, "en un sens général et non particulier" (κοινῶς καὶ οὐκ ἰδίως), c'est-à-dire, nous l'avons vu, au sens de science, et non de simple savoir. Ces affirmations liminaires, Galien le perçoit lui-même, ne sauraient cependant se passer de quelque éclaircissement. Car, le médecin de Pergame en est bien conscient, la définition ainsi proposée de la médecine n'est pas exempte d'une certaine ambiguïté (Ib, 9, I 309,3-8 K): "Mais en ce qui concerne l'ensemble de la définition, il existe une certaine ambiguïté dans les termes (ἀμφιβολία τις) qu'il nous faut elle aussi éclaircir. En disant en effet que la médecine est la science (ἐπιστήμην) de ce qui est sain, malsain et neutre, on l'entend par là comme la science de toutes les particularités (σημαίνεται μὲν καὶ τὸ πάντων τῶν κατὰ μέρος), comme celle de certaines (τό τινων) ou comme celle de telles ou telles (τὸ ὁποίων)." Or à chacun de ces différents sens s'attachent des enjeux épistémologiques également différents. Si l'on assigne à la médecine la mission de rendre compte de toutes les particularités (τὸ πάντων), son domaine devient du même coup illimité et impossible à concevoir (ἀπεριόριστόν τε καὶ ἀδύνατον); si au contraire elle se limite à certains cas seulement (τὸ δέ τινων), son domaine est incomplet

et n'obéit pas aux règles de l'art (ἔλλιπές τε καὶ οὐ τεχνικόν); si enfin elle se limite à tels ou tels cas pour lesquels seuls elle a compétence (τὸ δὲ ὁποίων), alors son domaine est cette fois "conforme aux règles de l'art et en même temps suffisant pour comprendre absolument toutes les parties qui composent l'art (τεχνικόν τε ἅμα καὶ διαρκές εἰς ἅπαντα τῆς τέχνης τὰ κατὰ μέρος)".

À lire ici Galien, il n'existe pas de difficulté majeure à qualifier la médecine d'*épistèmè*, il suffit seulement d'en définir strictement le domaine d'application à la connaissance des seuls faits qui relèvent de la compétence de la médecine. *Technè* et *épistèmè* se trouvent donc du même coup indissolublement liés, la seule définition de l'*épistèmè* réellement recevable étant celle qui se révèle précisément conciliable avec les exigences de l'art, c'est-à-dire la définition τὸ ὁποίων. Échappant à la critique aristotélicienne pour laquelle il ne saurait y avoir de science que du général, Galien, sans pour autant limiter le domaine de la médecine au traitement des seuls cas particuliers, lui assigne ce moyen terme qu'est la connaissance des seuls cas relevant de sa compétence. Ce faisant, il choisit fort habilement d'ignorer la difficulté majeure soulevée par l'auteur de l'*Introduction*, à savoir la question du caractère faillible de l'art médical. Or, un art qui parfois ne remplit pas sa fin peut-il encore être qualifié d'art ou de science? C'est à cette question, dictée par toute pratique médicale quotidienne, que Galien se devra d'apporter une réponse théorique originale et nuancée en accord cette fois non pas tant avec les critiques aristotéliciennes qu'avec les exigences stoïciennes.

## Art et conjecture

### *La conjecture dite technique*

C'est en effet confronté aux difficultés de la pratique médicale que Galien se verra contraint d'infléchir ses positions théoriques les plus marquées pour recourir dans le *Sur les lieux affectés* 3, 4 à ce que l'on nomme une "conjecture technique" (VIII

145,12-13 K: τῷ καλουμένῳ τεχνικῷ στοχασμῷ), c'est-à-dire "une conjecture fondée sur l'art", réalisant ainsi une curieuse alliance de mots entre *technè* et *stochastikè*.<sup>28</sup>

Pour mieux comprendre ce que Galien entend par là, il convient en effet de se référer à son traité *Sur les lieux affectés*, qui traite des lésions cachées plus que tout autres susceptibles de mettre en échec l'art et le savoir du médecin.<sup>29</sup> Dans ces cas difficiles, la stochastique apparaît moins comme une remise en cause directe de la *technè* et de l'*épistèmè* que comme un troisième terme susceptible de leur servir de relais. Prenons l'exemple des différents cas d'ischurie, c'est-à-dire de rétention d'urine, que peut avoir à connaître un médecin et dont la cause n'est pas toujours aisée à déterminer. Galien rapporte ainsi dans le *Sur les lieux affectés* 1, 1 qu'un homme ayant été frappé violemment à la partie appelée périnée, il s'ensuivit une inflammation qui entraîna une ischurie. Dans de tels cas, précédés d'un traumatisme connu et identifié, "nous diagnostiquons nettement la cause, commente Galien, mais dans certains autres peu nettement ... Nous mettons alors à profit la conjecture technique, selon l'expression habituelle, conjecture tenant le milieu entre une connaissance exacte et une ignorance complète."<sup>30</sup> La conjecture ici définie comme un moyen terme entre connaissance exacte et ignorance complète ne saurait donc se

<sup>28</sup> Signalons également cette autre curieuse alliance de mots dans le *Praes.Puls.* 1, 1, IX 216,16-18 K, où il est dit qu'en ces matières et en ces circonstances la vérité doit être explorée et conjecturée de tout côté: ἐν μὲν δὴ τοῖς τοιοῦτοις καιροῖς ἀναγκαῖόν ἐστι πανταχόθεν ἐπιτεχνᾶσθαι τε καὶ στοχάζεσθαι τᾷληθοῦς.

<sup>29</sup> Après l'achèvement de ce papier, j'ai pu prendre connaissance de l'article consacré par S. FORTUNA aux différents modes de diagnostic chez Galien: "Il metodo della diagnosi in Galeno (*De locis affectis*, VIII, 1-452 K.)", in *Elenchos* 22 (2001), 281-304. La dernière partie de cette étude qui s'interroge sur les modalités d'un diagnostic "stochastique" rejoint pour l'essentiel mes propres conclusions.

<sup>30</sup> *Loc.Aff.* 1, 1, VIII 14,7-12 K: ἐπὶ μὲν δὴ τῶν τοιούτων ἐναργῶς ἡμῖν ἢ τῆς ἰσχυρίας αἰτία διαγινώσκειται κατ' ἕνια δὲ τῶν ἄλλων οὐκ ἐναργῶς, ἀλλ' ὁ συνήθως ὀνομαζόμενος ὑπὸ πάντων ἤδη χρήσιμος ἡμῖν τεχνικὸς στοχασμὸς, ὃς ἐν τῷ μετὰξὺ πῶς ἐστὶν ἀκριβοῦς τε γνώσεως καὶ παντελοῦς ἀγνοίας.

passer du raisonnement. Bien au contraire, elle suppose le médecin capable d'exercer ce raisonnement (γεγυμνάσθαι χρῆ τὸν λόγον) pour "nettement distinguer non seulement quelle est l'affection, mais encore quel est le lieu affecté". En même temps, le recours à la conjecture exige de poser des limites précises à ce raisonnement en l'orientant vers un objet également précis et clairement défini: "Mais pour l'exercer convenablement, on n'ira pas rechercher s'il faut dire que c'est le col de la vessie qui est affecté par l'obstruction que cause la pierre ou le caillot, ou que c'est la fonction qui est lésée, tandis que le col est exempt d'affection. Telles sont les questions que se pose Archimède, questions bien inutiles pour l'art (περιττὰ πρὸς τὴν τέχνην). D'autres diront que ce n'est pas la fonction même qui est lésée, substituant au mot lésion le mot empêchement (ἐμποδίζεσθαι). Comme si ce faisant, ils rendaient service à l'art médical!..." De semblables errements sont sévèrement fustigés par Galien. Ce sont là des recherches purement spéculatives (1, 1, VIII 15,17-18 K: αἱ μὲν δὴ τοιαῦται ζητήσεις, ὡς ἔφην, λογικαί τινές εἰσιν καὶ γυμνάζουσι τὸν λογισμόν), qui exercent le raisonnement sans aider ni au diagnostic des affections ni à la découverte des lieux affectés. Or la conjecture technique, en se mettant au seul service de l'art, se gardera également de l'élucubration et de la spéculation. S'appuyant sur de solides connaissances anatomiques, elle s'efforcera ainsi d'échapper à ce qui, au-delà de ses mérites propres, constitue il est vrai son principal inconvénient, sa propension à générer de longues discussions (19,1: καὶ διὰ ταῦτά γε μακρὸς ὁ λόγος γίγνεται).

### *Domaines respectifs de la conjecture et de l'épistèmè à l'intérieur de la technè*

Le recours à la conjecture, loin de ruiner les prétentions de l'art à l'exactitude, apparaît en effet comme un relais possible de l'ἐπιστήμη confrontée à des réalités médicales particulièrement imprévisibles. En ce sens, à l'intérieur de la médecine définie

comme τέχνη, certains domaines relèveront naturellement soit du στοχάζεσθαι, soit de l'ἐπιστήμη.<sup>31</sup>

L'établissement du pronostic en particulier constitue l'un des domaines privilégiés de l'exercice de la conjecture. Confronté à la difficulté de connaître et prévoir les paroxysmes et les constitutions des maladies (τοὺς δὲ παροξυσμούς καὶ τὰς καταστάσεις) Galien déclare, dans le *Commentaire aux Aphorismes* 1, 12, XVIIIB 380 sqq., qu'il est en général possible de diagnostiquer la force ou la vigueur du malade (τῆς δυνάμεως τοῦ κάμνοντος) par exemple en prenant le pouls et en recourant à tout ce qui est recommandé dans le *Pronostic*. Mais en revanche il n'est pas toujours possible d'identifier l'intensité de cette vigueur ou résistance du malade de façon parfaitement exacte. Il faut alors tenter de s'en approcher au plus près en recourant à "une conjecture technique" (τῷ τεχνικῷ γοῦν στοχασμῷ πλησίον ἀφικνεῖσθαι), Galien faisant ici d'Hippocrate le champion avant la lettre de toute conjecture technique.<sup>32</sup> Confronté à de nombreuses maladies, ce dernier, selon Galien, s'est en effet très souvent révélé capable d'en acquérir une connaissance exacte, et pour ainsi dire scientifique (πολλάκις μὲν ἀκριβῶς καὶ ὡς ἂν εἶπη τις ἐπιστημονικῶς), mais assez souvent également il en a acquis une connaissance conjecturale, et pour autant non contraire à l'art, ni éloignée de la vérité, mais qui au contraire puisse nous permettre de nous en approcher de fort près.<sup>33</sup>

<sup>31</sup> Selon une partition entre les différents domaines de l'art médical déjà évoquée par l'auteur de l'*Introductio sive medicus*.

<sup>32</sup> *Hipp.Aph.* 1, 12, XVIIIB 382,7-18 K: ὅθεν οὐδὲ ἀδύνατον ἔφησέ τις εἶναι διαγῶναι μέγεθος δυνάμεως· ἀλλ' εἰ καὶ μὴ δυνατὸν ἀκριβῶς αὐτῆς ἐξευρεῖν τὸ ποσόν, τῷ τεχνικῷ γοῦν στοχασμῷ πλησίον ἀφικνεῖσθαι συγχωροῦσιν ἅπαντες· τὴν δὲ τοῦ νοσήματος κατάστασιν ὅποια τις ἔσται καὶ τοὺς κατὰ μέρος παροξυσμοὺς πολλοῖς τῶν ἰατρῶν ἀδύνατον ἔδοξε διαγῶναι, οὐ μὴν Ἴπποκράτει γε· ἀλλὰ ἀνταῦθα καθάπερ ἐπὶ τῶν ἄλλων, πολλάκις μὲν ἀκριβῶς καὶ ὡς ἂν εἶπη τις ἐπιστημονικῶς, πολλάκις δὲ στοχαστικῶς μὲν, ἀλλ' οὐκ ἀτέχνως, οὐδὲ πόρρω τῆς ἀληθείας, ἀλλ' ἐγγὺς καὶ πλησίον ἀφιζόμεθα, τὴν τε μέλλουσαν ἀκμὴν προγινώσκοντες καὶ τὰς ἀνταποδόσεις τῶν παροξυσμῶν.

<sup>33</sup> Il convient cependant de noter que, dans le *Corpus hippocraticum*, le verbe στοχάζεσθαι ne désigne pas encore la conjecture au sens galénique du terme, mais



Car bien loin de déprécier l'art, le recours à la conjecture en fait partie intégrante et celui qui s'avèrerait incapable d'y recourir, ne serait ni plus ni moins qu'un mauvais médecin. Ainsi dans le *Contre ceux qui ont écrit sur le cours des maladies* est réaffirmée l'absolue nécessité pour le médecin, s'il veut être utile au malade, d'être capable de pronostiquer les paroxysmes des maladies, et ce particulièrement à propos des fièvres récurrentes, tierces ou quartes. Or nul autre moyen n'est plus approprié pour parvenir à ce résultat que le recours à la conjecture.<sup>34</sup> L'art de la conjecture cependant n'est pas toujours aisé. Le médecin qui ne parviendrait pas dès le début à manier correctement la conjecture se voit donc encouragé par Galien à y parvenir avec l'aide du temps (480,3: προιόντος δὲ τοῦ χρόνου). Mais celui qui, faute de savoir recourir à la conjecture, continuerait d'être tenu en échec dans son pronostic des crises, alors celui-là est sévèrement désigné par Galien comme un de ces médecins qui ignorent une partie importante de leur art (480,16: πολὺ μέρος οὗτος τῆς τέχνης ἀγνοεῖ). Cette connaissance, ainsi que le recours à la conjecture technique qui en est la condition même, fait donc non seulement partie de l'art mais, aux yeux de Galien, en constitue une part revendiquée comme importante.<sup>35</sup>

le simple effort du médecin pour 'viser juste' et atteindre son but. L'idée de conjecture, elle, est exprimée par un autre verbe, τεκμαίρεσθαι. Voir sur ce point ma communication au XI<sup>e</sup> Colloque International Hippocratique de Newcastle (28-30 août 2002) intitulée "Art, science et conjecture d'Hippocrate à Platon et Aristote".

<sup>34</sup> *Adv. Typ. Scr.* 2, VII 479,16-480,2 K: Ἐπεὶ τοίνυν οὐδὲν οὕτω χρήσιμόν ἐστι, καὶ μάλιστα ἐν τοῖς πυρετοῖς, ὡς τὸ προγινώσκειν τὰς ἀρχὰς τῶν ἐσομένων παροξυσμῶν, ἐὰν μὲν τις ἀπ' ἀρχῆς οἶός τε ἢ στοχασμῶ τεχνικῶ τοῦτ' ἐξεργάζεσθαι, μέγιστα τὸν κάμνοντα δι' ὅλου τοῦ νοσήματος ὠφελήσει.

<sup>35</sup> Le *De locis affectis* 3, 4, VIII 145 K, fait ainsi allusion à deux types de diagnostic possibles: un diagnostic scientifique (145,11: ἐπιστημονικὴν διάγνωσιν) et un diagnostic qui relève de la conjecture dite technique (145,12-13: τῷ καλουμένῳ τεχνικῶ στοχασμῶ) et dont les conclusions se vérifient généralement, tant est grande la puissance de la conjecture technique. La même idée est à nouveau abordée et développée dans le *De plenitudine* 11, 37, VII 581 K (= p.76,26 éd. C. OTTE) où il est dit que pour établir son diagnostic, le médecin se base: 1) sur des signes scientifiques (582,14-15 K = p.78,16 Otte: ἔνια μὲν γὰρ τῶν γνωρισμάτων ἐστὶν ἐπιστημονικά) tels que la tension, le poids, le gonflement des veines, la couleur, le mouvement du pouls; 2) sur des signes qui le sont moins

*Complexité de la conjecture technique*

Aussi convient-il à présent d'examiner précisément en quoi consiste cette complexité de la conjecture technique et pourquoi le pronostic, dont la thérapeutique elle-même dépend dans une large mesure, relève nécessairement de la stochastique. Galien n'est certes pas le premier médecin à développer une telle théorie de la conjecture et de ce point de vue la comparaison avec les conceptions d'un Alexandre d'Aphrodise sur la médecine considérée comme art stochastique pourront s'avérer fructueuses.<sup>36</sup> Mais la richesse des analyses galéniques sur ce thème apparaît de façon originale dans l'effort manifesté par le médecin de Pergame pour dépasser le simple niveau théorique d'une réflexion générale sur la stochastique au profit d'un exposé clair et précis consacré aux diverses modalités pratiques de l'application de la *stochastikè technè* aux différents cas particuliers rencontrés. Aussi, dans le *Sur la constitution de l'art médical*, CAM 17 (I 289,1 sqq. K = p.112,13 sqq. Fortuna), saisit-il l'occasion de revenir sur la difficulté liée à l'établissement de tout pronostic. Celui qui veut rassembler (constituer) l'art pronostic (τῷ μὲν οὖν πρῶτον βουλομένῳ συστήσασθαι τέχνην προγνωστικὴν) doit en effet d'abord être conscient, rappelle Galien, qu'une maladie dont la guérison intervient naturellement au bout de deux mois ne peut se résoudre en quatre jours. Mais comme de plus en plus de médecins établissent des pronostics, les profanes

(582,18-583,3 K: ἐνια δὲ ἀπολείπεται τούτων) tels que rétention des excréations, vie inactive, aliments trop nombreux et trop nourrissants et bains après le repas qui, s'ils se trouvent réunis aux premiers, atteignent à un statut proche de celui des signes dits scientifiques (p.78,20-21: συνιόντα μέντοι τὰ σύμπαντα τοῖς ἐπιστημονικοῖς ἐγγύς ἔχει); 3) sur des signes liés au caractère habituel de l'affection (le fait que le patient soit fréquemment la proie des maladies pléthoriques) et tout ce qui relève des lieux et des saisons. Les catégories 2 et 3 relèvent du stochastique avec une plus grande proximité avec le scientifique pour la catégorie 2. On a ainsi trois degrés d'exactitude scientifique, de 1 à 3, de l'*épistèmè* au stochastique.

<sup>36</sup> Voir en particulier l'article de K. IERODIAKONOU, "Alexander of Aphrodisias on medicine as a stochastic art", in *Ancient Medicine in its Socio-Cultural Context*, ed. by Ph.J. VAN DER EIJK, H.F.J. HORSTMANSHOFF, P.H. SCHRIJVERS (Amsterdam-Atlanta 1995), II 473-485.

ne s'interrogent même plus pour savoir si un pronostic est possible ou non, mais tiennent tous la chose pour possible et s'enquièreent auprès des médecins pour savoir quel jour la maladie se résoudra. Or il n'en va pas du tout ainsi et un pronostic n'est possible qu'à certaines conditions que Galien va s'employer à définir, n'hésitant pas au passage à briguer le titre de premier médecin à avoir véritablement constitué l'art du pronostic (οὐδὲν ἂν εἶη χειρὸν ὑποθέσθαι νῦν πρῶτον ἡμᾶς συνίστασθαι τέχνην προγνωστικὴν). "Il faut en particulier nécessairement, pour qu'un pronostic puisse être réalisé, que certains faits adviennent de façon assurée dans le futur (Ἐν μὲν δὴ καὶ πρῶτον ἀναγκαῖον, εἶπερ εἶη τις πρόγνωσις, εἶναί τινα βεβαίως ἐσόμενα κατὰ τὸν μέλλοντα χρόνον). Et il faut s'efforcer de découvrir quels sont les faits de cette nature et en quel nombre (τίνα τε καὶ πόσα τὰ τοιαῦτά ἐστιν)". Le problème vient cependant du fait que tout ce qui est susceptible de concerner le malade n'a pas pour autant une existence nécessaire (οὐ γὰρ δὴ πάντα γε τὰ γενησόμενα περὶ τὸν κάμνοντα τὴν γένεσιν ἀναγκαίαν ἔχει). Et Galien de donner des exemples de ces événements non nécessaires qui sont cependant susceptibles d'influer sur le cours de la maladie: le bruit des voisins la nuit, les aboiements des chiens peuvent rendre le malade insomniaque, mais non nécessairement, ce qui rend également le pronostic non assuré (290,7-8 K = p.114,2-3 Fortuna: ὧν οὐδὲν οὔτ' ἀναγκαίαν ἔχει τὴν γένεσιν οὔτε βεβαίαν τὴν πρόγνωσιν). Autre exemple, une humeur superflue peut s'écouler à l'intérieur du corps envahissant une partie nécessaire à la vie, comme elle peut aussi bien se déplacer d'une partie importante à une partie non importante. De l'humeur passée dans la partie importante résultera nécessairement un danger extrême, tandis que de celle déplacée vers une partie non importante résultera la guérison instantanée et imprévisible du malade (290,15-17 K = p.114,9-10 Fortuna: τῷ μεταστάντι δ' ἐξαιφνιδίως τε καὶ ἀπροσδόκητος ἢ τοῦ κάμνοντος σωτηρία). "Aussi, dans de telles constitutions, ne peut-on établir de pronostic que de ce qui est mal assuré et incertain, sans qu'il soit possible de découvrir avec exactitude quelle fin en résultera" (290,17-291,3 K = p.114,11-13

Fortuna: Τῶν μὲν δὴ τοιούτων καταστάσεων αὐτὸ τοῦτο μόνον ἔστι προγνῶναι, τὸ ἀβέβαιόν τε καὶ σφαλερόν, οὐ μὴν ἔς ὃ τι τελευτήσῃ δυνατόν ἀκριβῶς ἐξευρεῖν). Mais si le médecin peut disposer d'un seul point fixe et assuré, à la manière d'un Archimède pour poser son levier, comme par exemple l'assurance que les humeurs superflues ne s'écoulent plus mais demeurent dans le lieu qu'elles occupent, alors il lui devient possible d'établir un pronostic (ἐγχωρεῖ προγνῶναι τὸ μέλλον). En effet, dans la mesure où nous connaissons la nature de chacune des humeurs et où la coction de chacune d'elles, en dehors des cas de pléthore, se fait en un temps fixé d'avance (291,9-10 K = p.114,18 Fortuna: καὶ ταῦτα προθεσμίαν ἔξει πέψεως ἰδίαν ἕκαστον), dans ces conditions, il sera possible de faire quelque conjecture technique sur leur coction, si évidemment tout ce qui regarde le soin du malade est fait correctement (p.114,19: οὕτω γὰρ ἐγχωρήσει τι καὶ περὶ τῆς πέψεως αὐτῶν στοχάσασθαι τεχνικῶς ἀπάντων γε δηλονότι τῶν περὶ τὸν κάμνοντα πραπτομένων ὀρθῶς). Car toute faute commise (sous-entendu au cours du traitement) constitue une cause susceptible de retarder la résolution de la maladie ou d'anticiper la mort (et donc de mettre le pronostic en défaut). En conclusion, seuls se réaliseront les pronostics de l'excellent médecin quand il soigne lui-même un malade qui, pour sa part, ne commet aucune erreur relativement aux prescriptions du médecin (291,16-292,1 K = p.114,24-25 Fortuna: μόνου γὰρ αἱ προγνώσεις ἀποβήσονται τοῦ ἀρίστου ἰατροῦ, θεραπεύοντος αὐτοῦ τὸν κάμνοντα μηδὲν ἀμαρτάνοντα).

L'utilité de la conjecture technique, au sein de l'art médical, se manifeste ainsi de façon privilégiée dans les cas les plus susceptibles de mettre en échec les ressources de l'*épistèmè*, en tant que connaissance ferme et assurée (γνώσις βεβαῖα). Loin de nier le caractère faillible de la médecine, le médecin pleinement conscient de son art saura en effet puiser dans les ressources de la conjecture dite technique, c'est-à-dire réalisée selon les règles de l'art, un nouveau titre de gloire. Mais surtout et en même temps, en abordant le cas de chaque patient de façon individuelle, il se sera donné les moyens d'apprécier ce qui, dans le

cadre d'un savoir général, ressort de la connaissance de données particulières.

*La médecine art du particulier et de l'individualité*

Confronté à la nécessité de conjuguer les exigences d'un savoir général sur la médecine avec les réalités individuelles rencontrées lors de sa pratique médicale, Galien a bien compris que la résolution de la dichotomie art/science ne pourrait se réaliser qu'à l'intérieur du champ plus vaste de la méthode. Aussi la réflexion de Galien sur ce thème apparaît-elle comme fortement dépendante du débat qui agite alors les tenants des différentes écoles médicales de son temps, empirique et surtout méthodique. Ainsi, dans le *Sur la méthode thérapeutique* 3, 7, la critique des méthodiques qui succède à celle des empiriques (3, 6) sert d'introduction aux propres conceptions galéniques sur la véritable méthode (MM 3, 6, X 204,6 K: τὴν ὄντως δηλονότι μέθοδον). Les méthodiques que Galien se plaît à désigner comme paradoxalement "dépourvus de méthode" (ἀμέθοδοι), usent d'une méthode qui n'est en réalité qu'un vain mot, vidé de tout contenu (3, 7, X 204,7 Τὴν γὰρ τῶν ἀμεθόδων Θεσσαλείων μέθοδον ὄνομα μόνον οἴσθα δήπου κενόν, ἔρημον ἔργου παντός). "Ils s'imaginent en effet, parce qu'ils disent que les plaies creuses (*i.e.* les ulcères) ont besoin d'être comblées, que ce qui est comblé a besoin de cicatrisation, qu'un excès de chair a besoin d'être réduit, que d'autre part ce qui est souillé a besoin d'être nettoyé, ce qui est nettoyé a besoin de cicatrisation et ce qui est sanglant a besoin d'être rapproché, avoir exposé une méthode pour la guérison des plaies. Tant ils sont éloignés de savoir qu'aux natures plus humides sont utiles les médicaments moins desséchants, et aux natures plus sèches les plus desséchants". Galien annonce alors qu'il a pris l'exemple de la cicatrisation des plaies, mais que ces remarques vaudront pour l'art de guérir dans son ensemble (3, 7, X 205,8-9 K: περὶ πάσης ὁμοῦ τῆς ἰάσεως ἐν τῷ καθόλου). Car la remarque de Galien sur la nécessité de considérer si les natures sont sèches ou humides ne se comprend en

réalité qu'en référence à cette observation fondamentale qui non seulement repose sur un fondement logique, mais aussi sur l'expérience, à savoir que "toute nature ne demande pas les mêmes médicaments" (205,11: οὐ τῶν αὐτῶν ἅπασα φύσις δεομένη φαρμάκων). Le corollaire immédiat de cette observation, assénée comme une vérité fondamentale, sera qu'il faut considérer la nature de chaque malade pour adapter chaque traitement à chaque nature individuelle (205,17-206,1: ὅτι τε τὴν φύσιν ἐπισκεπτέον ἐστὶ τοῦ κάμνοντος, ὅτι τε καθ' ἕκαστον ἄνθρωπον ἰδίᾳ τίς ἐστὶ θεραπεία). Enfin, conséquence immédiate de cet état de fait, étant donné que le caractère individuel de chaque nature est indicible et insaisissable dans la perspective d'une science exacte, le meilleur médecin de toutes les maladies particulières est celui qui sera en possession d'une méthode qui lui permette à la fois de diagnostiquer les natures (*i.e.* les natures individuelles) et conjecturer les remèdes propres à chacune (3, 7, 206,1-6 K: καὶ τρίτον ἐπὶ τούτοις ὡς ἐπειδὴ τὸ τῆς ἐκάστου φύσεως ἴδιον ἀρρητόν ἐστι καὶ πρὸς τὴν ἀκριβεστάτην ἐπιστήμην ἄληπτον, οὗτος ἂν ἄριστος ἰατρὸς εἴη τῶν κατὰ μέρος ἀπάντων νοσημάτων, ὁ μέθοδόν τινα πορισάμενος ἐξ ἧς διαγνωστικὸς μὲν τῶν φύσεων ἔσοιτο, στοχαστικὸς δὲ τῶν ἐκάστης ἰδίων ἰαμάτων).

Car penser qu'il puisse y avoir un traitement commun pour tous les hommes, comme le pensent les méthodiques, est en réalité de la dernière bêtise (ἐσχάτως ἡλιθίον). De fait, assène Galien à son lecteur qui n'aurait encore pas compris, "ce n'est pas le genre humain en général qu'on soigne, mais chacun d'entre nous, l'un ayant bien évidemment un tempérament et une nature, et l'autre un autre" (206,14-17: θεραπεύεται μὲν γὰρ οὐχ ὁ κοινὸς καὶ γενικὸς ἄνθρωπος, ἀλλ' ἡμῶν ἕκαστος, ἄλλος ἄλλην ἔχων δηλονότι κρᾶσιν τε καὶ φύσιν). Et Galien de poursuivre: "Car si je savais exactement trouver la nature propre de chacun, je serais tel, je suppose, que fut Asclépios; mais puisque c'est impossible, en revanche pour ce qui est de s'en approcher le plus près qu'il est possible à un homme, j'ai moi-même appris à m'y exercer et j'engage les autres à le faire" (207,1-5: ἐγὼ δ' εἰ καὶ τὴν ἐκάστου φύσιν ἀκριβῶς ἠπιστάμην ἐξευρίσκειν, οἷον

ἐπινοῶ τὸν Ἀσκληπιόν, αὐτὸς ἂν ἦν τοιοῦτος· ἐπεὶ δ' ἀδύνατον τοῦτο, τὸ γοῦν ἐγγυτάτω προσιέναι καθόσον ἀνθρώπῳ δυνατὸν αὐτὸς τε ἀσκεῖν ἔγνωκα καὶ τοῖς ἄλλοις παρακελεύομαι).

Pour le dire autrement, en matière de médecine, l'exactitude scientifique est de l'ordre du divin, seule la conjecture appartient à l'humain. De ce point de vue, le recours à la stochastique, en rendant compte de l'irréductible singularité du vivant, offre un fondement épistémologique indiscutable à la supériorité en quelque sorte ontologique de la médecine, seule de tous les autres arts à avoir affaire à l'humain.

## DISCUSSION

*J. Barnes:* Your polished and lucid paper is very persuasive in its general lines. But in one or two specific places I am inclined to read the texts in a slightly different way, for example: (1) The two senses of ἐπιστήμη, κοινῶς and ἰδίως are surely an example of a common phenomenon: a word has a 'generic' and a 'specific' sense (many names for animals in English — cf. 'duck', 'goose' — are like that). The word ἐπιστήμη in the generic sense is any organized body of knowledge; ἐπιστήμη in the specific sense is any organized body of theoretical knowledge. (2) The threefold ἀμφιβολία at *Ars Med.* 1(I 309,4 K) perhaps alludes to, and answers a stark sceptical objection to definitions of this type 'X is a science of Ys': of every individual Y? — No, there are infinitely many individuals. Then of some individuals Ys? — No, for thus it would not be a science. The sceptic concludes that the definition is bad. Galen replies by insisting that X is not knowledge of individual Ys but of sorts of Y. And in this he is thoroughly Aristotelician.

*V. Boudon:* En ce qui concerne votre première remarque sur le sens 'générique' ou 'spécifique' que peut revêtir un même mot selon les contextes, il me semble utile de la rapprocher du commentaire du médecin égyptien Ali ibn Ridwan (in *Articella*, Venise 1523), nourri de philosophie aristotélicienne, qui recommande en effet d'entendre ici κοινῶς en tant que genre commun qui regroupe tous les arts relatifs aux sciences naturelles (*genus est commune non proprium istis artibus*). Cette interprétation ne me semble pas inconciliable avec les deux traductions d'ἐπιστήμη que j'ai proposées, à savoir 'la science' entendue en un sens général, à distinguer du 'savoir' entendu en un sens particulier. En ce qui concerne le second point, Galien reste assez vague sur ce qu'il faut entendre par τὸ πάντων τῶν κατὰ μέρος, τὸ τινῶν et τὸ ὁποίων. Ali ibn Ridwan, là encore, comprend



qu'il s'agit d'une part de la science que l'on peut tirer des différents cas eux-mêmes dépendant des différentes parties de la médecine (*scientiam ex partibus medicine*), et d'autre part de celle relative aux cas individuels, qui sont en nombre infini (*individua infinita*), le recours à un ensemble de règles et de canons (*canones et regulae*) permettant seul d'aborder les cas particuliers en les classant à l'intérieur de différentes catégories déjà connues (τὸ ὁμοίων). Il faut d'ailleurs signaler que ce passage a très tôt donné lieu à des interprétations divergentes.

*M. Frede*: I think it might help to see Galen's conception of the art of medicine as a stochastic art against the background of discussions since the end of the 5th century B.C. concerning the question whether medicine is a τέχνη at all, given, for instance the fact that doctors often fail to cure the patient. The response is that it lies in the nature of the art of medicine that one can fail to cure a patient without this reflecting badly on the competence of the doctor or of the state of the art of medicine. To say that the art of medicine is conjectural is to say that even if medical science were perfected and the doctor had completely mastered the art of medicine, the exercise of the art in the individual case would involve a conjectural element, given which success is not guaranteed. One tries to capture this by distinguishing between the τέλος and the σκόπος of the art. Curing the patient is the τέλος, doing the humanly possible to cure the patient is the σκόπος. One can do the humanly possible without managing to cure the patient. There are different possible views as to why this is so. One set of views relies on the limits of human knowledge and turns even on the limits of knowledge of the perfect doctor; the other set of views relies on the assumption that some of the empirical facts relevant to the cure by their very nature cannot be known, rather than in virtue of some limitation of human knowledge.

*V. Boudon*: Il est certain que la question du statut de l'art a très tôt été posée en relation étroite avec son caractère faillible

ou infaillible. L'auteur du traité hippocratique *De l'art* 4, 1, p.227,8-10 Jouanna, déplore déjà que "du fait que tous ne guérissent pas, pour cette raison l'art est désormais blâmé". Mais c'est aussitôt pour ajouter (6, 4, p.230,18-20 Jouanna) que "la médecine, elle, dans la mesure où elle est de l'ordre du pourquoi et de la prévision, a et aura manifestement toujours une réalité". À l'intérieur de ce débat, la distinction τέλος / σκόπος sur laquelle s'ouvre le *De sectis ingredientibus* de Galien (1, I 64,1-2: "L'art médical a pour but la santé, pour fin, son acquisition"), apparaît d'autant plus fondamentale qu'elle entre dans la définition même de l'art, chaque art étant constitué en vue d'une fin (voir sur ce thème le *De constitutione artis medicae*). Et je vous remercie, précisément à propos de l'impossible infaillibilité de l'art médical, d'avoir mis cette difficulté en relation avec le débat consacré aux limites de la connaissance humaine.

*R.J. Hankinson*: Merci bien pour votre communication à la fois très intéressante, très claire et très riche. I have a few small observations to make. In particular it seems to me that there is a text you did not cite which is particularly relevant from *De optima secta*, a text which I am sure is not by Galen, but since you discussed in some detail the *Introductio* which is also not authentic, it seems permissible to do so. Towards the beginning of that text (*Opt.Sect.* 4, I 112-15 K), the author is discussing the status of medical theorems, and asks whether, medicine being a *technê stochastikê*, its stochastic nature is to be discovered in the theorems themselves, or in the application of them. And indeed the first possibility might itself be distinguished as follows, following the sorts of distinctions made by Michael Frede: are the theorems stochastic because the world itself is metaphysically indeterminate in some way, or is it simply for epistemic reasons (this mirrors the question in the Peripatetic tradition as to whether Aristotle's "for the most part" propositions are merely provisional and could in principle be replaced by exceptionless generalizations, or whether they actually represent the real nature of things)? But the author clearly comes down on the side of

taking the theorems themselves to be universal generalizations, and the stochastic nature of the art to enter at the level of their application, which fits well what Galen himself says elsewhere, for instance in the pharmacology, that it is difficult accurately to determine precise temperatures, and the precise *dunameis* of various drugs, and also in the book on the *kairoi* of diseases that it is hard to estimate exactly the appropriate times. Again the problem seems to arise at the level of practice and this seems to me to follow in a very long tradition, stretching all the way back at least to the Hippocratic.

V. Boudon: Merci beaucoup pour cette référence et pour vos remarques sur la difficulté pour le médecin à penser le passage de la théorie à la pratique, le recours à la stochastique figurant sans nul doute un des outils de prédilection du praticien en pareil cas.

T. Tieleman: You refer to the Stoic definition of τέχνη as used by the author of the pseudo-Galenic *Introductio sive medicus* (XIV 685 K). Its emphasis on a useful goal, you suggest, also suits Galen's concept of medicine. You further argue that the Stoic definition involves a difficulty — for Galen, as I take it — because medicine is obviously not an infallible art. I have one remark and one question. 1) Insofar as the Stoic definition is concerned, it should be noted that it does not imply infallibility on the level of practical application. On the contrary, the Stoic insisted that rational choice does not guarantee that its intended effect is achieved. This does not detract from the correctness of the decision, nor from the knowledge and/or art which underlies the decision. In other words, one may be a perfectly wise person while not achieving one's aims in the practical sphere. Seen in this light, the Stoic definition is even better suited to medical theorists such as Galen. 2) Could you expatiate a little on Galen's response to the Stoic definition? You do imply that he responded to it. As it is, you now refer to a pseudo-Galenic treatise only.

V. Boudon: Merci pour votre remarque à laquelle je souscris pleinement. Je pense en particulier à ce passage attribué à Chrysippe (SVF III 6 d'après Alexandre d'Aphrodise, *Quaest.* 2, 16, p.61,1 Bruns) sur la *στοχαστική τέχνη* à l'intérieur duquel il examine pourquoi les arts stochastiques réalisent leur fin d'une tout autre manière que les arts non stochastiques. L'une des réponses proposées, en particulier, est que pour les arts conjecturaux, la fin ne consiste pas à atteindre tel ou tel objet, mais d'abord à agir en tout selon les règles de l'art (*κατὰ τὴν τέχνην*), et ce, même si le succès ne suit pas toujours. En effet, il convient d'être averti que la réussite dans certains cas dépend de conditions qui ne relèvent pas toutes de l'art (*ἃ μὴ ἔστιν ἐπὶ μόνῃ τῇ τέχνη*). En ce qui concerne votre question, je répondrai que l'apport de Galien (je préfère parler d'apport plutôt que de réponse, dans la mesure où je ne discerne pas de véritable antagonisme entre les positions galénique et stoïcienne) consiste dans un effort de définition du champ d'application de la conjecture technique et de ses outils conceptuels, effort particulièrement sensible dans un traité comme le *De locis affectis*.

D. Manetti: Ho l'impressione che nel passo di *Introductio* 5 (XIV 684,11 ss. K) siano rispecchiate due nozioni un po' diverse del termine *stochastikon*. Nella prima definizione di medicina (attribuita a Erasistrato) i due termini *to epistemonikon* e *to stochastikon* sono opposti l'uno all'altro, come se lo *stochastikon* fosse alternativo a *technē*. Poco dopo invece l'autore riporta una diversa classificazione, dove le arti sono distinte in *stochastikai* e non *stochastikai*. Se questo è vero, lo statuto del termine *stochastikon*, nella discussione precedente a Galeno, aveva una certa ambiguità potendo collocarsi sia come qualificazione di un certo tipo di *technai*, sia come un livello di sapere alla pari e distinto da *technē*. Le chiedo se questa interpretazione del passo di *Int.* le pare accettabile, e, se sì, se Galeno abbia tenuto conto di questa discussione a lui precedente e nell'usare l'espressione *stochasmos technikos* (*Loc.Aff.* 3, 4, VIII 145,12-13 K) abbia fatto il tentativo di non lasciare spazio alle ambiguità.

V. Boudon: Je ne pense pas que dans la première définition attribuée à Érasistrate le *stochastikon* représente une véritable alternative à la *technè*. Je comprends plutôt qu'à l'intérieur de la *technè* prise comme un tout, certains domaines relèvent de l'*épistémomonikon*, tandis que d'autres relèvent du *stochastikon*. Il est assez probable cependant que dans la réflexion médicale antérieure à Galien une certaine ambiguïté ait été attachée au terme *stochastikon*, employé à la fois pour désigner un niveau de savoir à l'intérieur de la *technè* et pour qualifier un certain type de *technè* dite stochastique dans la mesure où elle n'atteint pas toujours nécessairement son but. Dans cette perspective, il n'est sans doute pas interdit de voir dans la curieuse expression *stochasmos technikos* un effort de Galien pour bannir toute ambiguïté et clairement signifier au lecteur que, dans le *Corpus* galénique, le terme *stochasmos* est désormais employé en un sens technique (*technikos*) pour désigner une procédure d'enquête précise et nettement définie à l'intérieur même de la *technè*. En ce sens, le *stochasmos technikos* n'est donc pas très éloigné de la première définition érasistrateenne, même si l'effort de Galien pour en codifier nettement les différentes étapes lui a sans doute beaucoup fait gagner en technicité.

V. Barras: Votre démonstration de l'ambiguïté à laquelle est confronté Galien lorsqu'il ordonne, ou tente d'ordonner, la médecine dans la hiérarchie des arts me paraît très convaincante. Elle esquisse par ailleurs une (ré)conciliation possible entre une médecine 'haute' et une médecine 'basse', tempérant ainsi la dichotomie que met en exergue M. Vegetti. Si, comme vous le montrez, la prise en compte de la stochastique permet d'offrir un fondement épistémologique à la supériorité ontologique de la médecine, pensez-vous qu'il s'agit là d'un apport singulier de Galien (en rapport peut-être avec sa 'théologie')? Quelles seraient, sinon, les influences que l'on pourrait suspecter dans la tradition médicale antérieure?

V. Boudon: La question de l'originalité de la position de Galien par rapport à ses prédécesseurs est une question aussi vaste que difficile et qui se pose dans de très nombreux domaines de sa pensée médicale et philosophique. Dans le cas particulier du rôle dévolu à la conjecture, j'ai tenté d'apporter un embryon de réponse en évoquant, aussi prudemment que possible, les données de la philosophie stoïcienne qui indéniablement sert de toile de fond à la réflexion galénique. De ce point de vue, l'étude de M. Isnardi sur la notion de *technè*, que j'ai citée en note, reste toujours fondamentale. La véritable originalité de Galien, dans ce domaine comme dans d'autres, me semble cependant avoir consisté dans ce mouvement commun, et qui lui est si propre, à la fois de rationalisation des données antérieures sur la conjecture, et d'uniformisation à l'intérieur du système médical galénique fondé sur l'unité de la *technè*.

